

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS	Un an 6	RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris	ABONNEMENTS	Un an 8
France	Six mois 3		Extérieur	Six mois 4
	Trois mois 1 50			Trois mois 2

TOUJOURS LA SCIE PANAMISTE!

LE COMBLE DE L'EXPLOITATION: "MANNEQUINS" PASSÉS A LA VISITE



LA

Scie Panamiste

Encore et toujours le Panama, nom de dieu!

Oh, une sacrée foutaise, ce coup-ci : un tout petit accident tertiaire de la syphilis parlementaire, — et c'est au Palais d'Injustice que pus et sanie jurent et dégoulinent de cette plaie chancreuse.

Un rien, vous dis-je : à peine de quoi se tamponner le blair!

J'entends d'ici les copains groumer : « Quelle scie que ce Panama! Mince de l'aveuement!... »

Et les copains n'ont pas tort. Comme scie, ça vaut l'os.

Mais, si les bons fieux qui ont le citron déblayé de préjugés tiennent le Panama pour une chérie pyramidale, il ne s'en suit pas que le retour chronique de cette cou-

RONNE DE VÉNUS qui auréole la hure de la République bourgeoise n'ait pas son bon côté.

Cela rémémore à la foulditude de gobeurs, bougrement oublieux! qui coupent sans fin ni cesse dans les bateaux des jean-foutre de la haute que notre gouvernance n'est qu'un ramassis de marloupiers.

Et c'est pourquoi le Panama ne durera jamais trop!

Si, il y a quelques années, les matadors de la haute qui tenaient à l'époque la queue de la poêle gouvernementale, avaient eu le culot d'arrêter les frais par une liquidation héroïque : s'ils avaient osé foutre les chèquards par dessus bord, quel que fut leur nombre et leurs relations, l'opération aurait redonné une sorte de pucelage au régime parlementaire.

Les dirigeants nous l'auraient encore fait à l'honnêteté républicaine : faisant du chiquet sur le poil des brebis galeuses, envoyées sans vergogne à l'abattoir.

Et ça aurait pris, nom de dieu!

Le populo se serait laissé facilement embistrouiller : il est d'une telle franchise qu'il s' imagine tout le monde pareil à lui.

Heureusement, les gouvernants n'eurent pas cette audace!

Y a tellement eu de complices dans cette volerie du Panama que les sacripants ne surent par quel bout s'y prendre pour faire

la part du feu : comment réussir à sacrifier les uns, pour sauver les autres?...

Et le populo a bénéficié de cette pleutrerie — ou pantoufflerie — de nos dirigeants.

Par son bassinoire revenez-y continuel, la scie du Panama a débouché les lucarnes à plus d'un empoté, sinon complètement, au moins un tantinet.

Les chameaux de la haute ont fini par voir le danger de la persistance de la scie panamitarde; sur le tard, ils ont essayé l'opération qu'ils n'avaient pas osé de prime abord : ayant Arton dans leur poche, ils lui ont fait cracher les noms de quelques chèquards, du menu fretin..., surtout des adversaires du gouvernement.

Et c'est ces pauvres brebis galeuses qui passent actuellement en jugerie.

La binaire n'a pas l'air d'avoir réussi épatamment à la crapule gouvernementale : y a des chances pour que le glaviau lui retombe sur le gniass!

Et, nom de dieu, s'il y a quelque chose que la racaille n'a pas volé, ce sera ça!

Parmi la brochette d'accusés, alignés sur le banc du Palais d'Injustice, je reluque Antide Boyer, le député socialo de Marseille, et Henry Maret, un journaliste qui a de la patte, et des idées larges.... ce qui est moins commun.

Ont-ils palpé?

Ah foutre, je me récuse !... Je ne veux pas, si peu que ce soit, me mettre du bord des chats-fourrés...

Je pose le point d'interrogation, sans plus !

Une petite observation, seulement : un vieux finaud, qui connaît toutes les ficelles de la politique, et avec qui je jabottais du Panama, y a un bout de temps, me disait :

« Que tu es naïf, père Peinard ! On voit bien que tu n'as jamais sali tes croquenots sur les parquets de l'Aquarium... Eh bien, écoute, c'est pis qu'une boîte à gros numéro... Y a un salon, le SALON DE LA PAIE, où, y a beau temps, Arton faisait le flam-bard. Et il arrosait, le bougre ! Il arrosait, nom de dieu, je ne te dis que ça... Palpait qui voulait !... Pourtant, non, c'est trop dire : y en a qui ne palpaient pas ! Les imbéciles, les tourtes, les moules à gaufres se fouillaient : les chèques leur passaient sous le nez... Reste à savoir si ces pantouffards là sont nombreux à l'Aquarium ?... »

Ainsi, d'après mon vieux lascar, la dose d'honnêteté des bouffe-galette serait équivalente à leur couche de trouducuterie.

Nom de dieu, voilà une appréciation qui ne va pas relever le prestige du parlementarisme !

— 0 —

Ceci dit, parlons un brin du procès qui se dévide à la Cour d'assises.

Ils sont là, sur le banc, t ut juste une demi-douzaine, bon poids !

Arton les accuse d'avoir encaissé du plâtre, sans rechigner.

Oh mais, avec des gestes de michet sérieux, le CORRUPTEUR explique au chef du comptoir qu'il prenait des gants pour glisser les fafiots de la Banque dans le creux de la main de ses... victimes. S'il leur a craché du péze, ça n'a été nullement pour faire virer leur vote, kif-kif une girouette, mais tcut bêtement pour leurs beaux yeux.

Le brave homme..., quelle bonne pâte ! Seulement, pourquoi, étant en veine de largesses, n'a-t-il pas été dans les asiles de nuit faire pareille distribution aux mistouffiers qui y moisissent ?

Arton aura eu des scrupules... Et c'est pour cela qu'il n'a arrosé qu'à l'Aquarium.

« Quel est le total de l'addition ? » vont interroger les pointilleux.

L'addition?... Oh, alors, si on ouvre ce chapitre, ça devient gondolant ! La brochette d'accusés qu'on nous sert cette semaine a tout juste palpé, de l'aveu d'Arton, le mince total de 250,000 balles.

Je dis MINCE..., relativement. Pour des pauvres purées qui, comme vous et moi, n'avons que la queue du diable en poche, pour tirer ferme dessus, 250,000 balles semblent une fortune.

Il n'en allait pas de même pour les tripatoilleurs du Panama ! Les millions et les millions s'engouffraient par centaines dans leurs coffres : cette inondation d'or faisait la pige aux inondations boueuses de la Culebra.

« Eh donc, que sont devenues ces montagnes de pépètes ? »

Ça, les bons bougres, c'est indiscret ! On ne pose pas de telles questions à des fricot-teurs.

En travaux réels, il y a peut-être eu deux ou trois cent millions de gaspillés ; il reste donc un reliquat d'un milliard et de je ne sais combien de millions qui a disparu, évanoui, envolé...

Qu'est devenu ce magot ? C'est trop de curiosité, nom de dieu ! Arton vous donne l'emploi de 250,000 balles.

Et ça ne vous suffit pas ? Bondieu, que vous êtes exigeants !

Je vous vois venir : vous voudriez qu'on cherche pouille à des gros matadors du calibre d'Elffel, qui entreprirent de creuser — non le canal de Panama — mais les coffres de la Compagnie. Et les bandits réussirent bougrement. Sans l'emploi de cureuses, ni

d'extracteuses mécaniques, ils soutirèrent les millions par centaines.

Et c'est ces grands hommes que vous voudriez voir sur la sellette ?

Mes pauvres couillons, nos honnêtes gouvernants ne peuvent pas faire ça pour vous.

Pour ces dirigeants, les gros voleurs sont sacrés !

D'ailleurs, le populo doit savoir se contenter de peu...

Et c'est parce qu'ils imaginent le populo facile à satisfaire, que les grosses légumes ont emmanché le revenez-y panamiste actuel : dans l'espoir d'enterrer l'affaire, une fois pour toutes, ils nous ont servi une charretée de maigres panamitards.

Mais le truc est éventé, le populo ne coupe pas !

Et au lieu de gueuler après les accusés de cette semaine, refusant de savoir s'ils ont reçu ou non de la braise d'Arton, — c'est après les crapules de la gouvernasse qu'il groume.

Et il a bougrement raison !



Chiquet réformiste

J'ai jacté, la semaine dernière, de la nouvelle loi sur l'instruction libre qui, — à en croire les jean-foutre de la haute, — va couper la chique à l'instruction secrète.

Et j'ai émis des doutes sur les résultats mirifiques qui vont en découler.

Cré pétard, je n'avais pas tort !

A peine si cette garce de loi — qu'on nous serine être une espatrouillante réforme — est-elle en vigueur que la preuve est faite que ce n'est qu'un nouveau lapin posé au populo.

Il ne faut pas perdre de vue que nous sommes à la veille des élections législatives.

Et, pensez donc, ce que les bouffe-galette en rupture d'Aquarium vont l'avoir belle pour river leur clou aux grincheux qui demanderont ce qu'ils ont fait :

« Ce que nous avons fait ?... Mais, citoyens, sans chercher plus loin, souvenez-vous de la loi que nous avons pondue contre l'instruction secrète !... C'est grâce à nous qu'a été fichu au rancard ce détritus d'inquisition... Cette loi est la grande réforme du siècle... Et patati et patata... »

Ça, mille tonnerres, c'est vrai : l'instruction secrète est un vieux restant d'inquisition... Quant à gober que la loi nouvelle lui a coupée radicale- la chique, c'est une autre paire de manches !

Il s'en faut bougrement que l'instruction secrète soit morte ; elle n'a guère fait que changer d'opérateurs.

En supposant l'impossible : que les juges-instructionneurs ne rechignent pas, qu'ils appliquent la loi nouvelle recta..., malgré cela, il n'y aura rien de changé.

C'est à dire : il n'y aura de changé que les opérateurs !

Désormais, c'est la clique de la police secrète, qui, en sourdine, sans bruit et sans contrôle — en vertu de la toute-puissance de son bon plaisir — pratiquera l'instruction secrète.

C'est d'abord le quart-d'œil qui restera maître d'interroger et d'instructionner comme par le passé, et à sa guise, sans que nul ait le droit d'y foutre son blair. Et, crédieu, on sait de quoi est capable un commissaire de police ! On se souvient encore du roussin du boulevard Voltaire — le nom de cette bourrique ne me revient pas ! — qui, par ses menaces, réussit à faire avouer à une pauvre bonne, un tantinet bécasse, un vol qu'elle n'avait pas commis.

Ce sera pire maintenant ! Les commissaires de police se montreront d'autant plus entreprenants et enragés que leurs chefs les exciteront à obtenir des aveux quand même.

Aussi, gare les passages à tabac et l'inquisition morale ! Ces horreurs se pratiqueront d'autant plus carrément que, les turnes des commissaires de police, malgré qu'elles soient dans des maisons particulières, sont davantage à

l'abri des indiscrétions que le Palais d'Injustice.

Et ce n'est pas tout ! Outre les commissaires de police, il y a une autre racaille encore plus dégueulasse, ce qui semble impossible, dont la puissance n'a fait que grandir ces dernières années : la police secrète.

Les lois sclérates ont donné à cette vermine un prestige nouveau : la Secrète fait tout ce qui lui passe par la boule !

S'il lui prend fantaisie de fiche au bloc des bons fleux — sous prétexte d'anarchisme — elle se fout en campagne de sa propre initiative et elle entôle qui lui déplaît, sans avoir à réclamer des mandats d'arrêt aux juges instructionneurs.

Ainsi, l'an dernier, en l'honneur du tsar, la Secrète sucra une kyrielle de bons bougres, les garda une huitaine et les relâcha... Et cela, sans qu'un juge d'instruction ait eu besoin de lancer des mandats d'arrêt.

Cet été, quand le roussin qu'on a baptisé le « Vieux Polonais » faisait partir ses pétards à chaque déplacement de Félisque, la Secrète fit encore des siennes : toujours de sa propre initiative elle arrêta deux douzaines d'innocents.

Dans un autre ordre de faits — et pas plus tard qu'il y a quinze jours — c'est la Police qui a arrêté les Carrara et qui, par un cuisinage inquisitorial, a obtenue de la femme isolée, chambrée, menacée, brusquée et... torturée au moins moralement sinon physiquement — les aveux que l'on sait. Ce n'est qu'après avoir tiré les vers du nez aux deux prisonniers que la Police les remit à un juge instréctionneur.

Et cette façon d'opérer de la Secrète est d'autant plus caractéristique que, déjà à ce moment, la plupart des juges d'instruction faisaient leur apprentissage de la loi nouvelle.

— 0 —

Faut-il en conclure que cette sacrée nom de dieu de loi nouvelle — qu'on nous fait mousser comme une espatrouillante réforme — est un vaste bateau, un piège à pauvres bougres ?

Dam, on peut le supposer quand on voit que la toute-puissance inquisitoriale n'est enlevée aux juges instructionneurs que pour être remise — sans contre-poids aucun, dans les sales pattes des roussins.

Ainsi, notre garce de république, au lieu de s'orienter vers la liberté, vire de plus en plus au despotisme asiatique : comme qui dirait une succursale de la Turquie !

Les juges instructionneurs ne semblant pas des instruments assez souples pour les crapuleries que rêvent les dirigeants, on les a fottu au rancard et c'est les roussins de Puybaraud qui vont faire leur métier.

Ça va être tout à fait champêtre, nom de dieu !

Et, ce qu'il y a de plus écoeurant dans ce sale mic-mac, c'est l'hypocrisie dont on l'a emberlificotté : on nous sert ça comme un progrès.

Zut alors ! C'est aux fistons qui ont le nez creux d'ouvrir l'œil. C'est à eux de ne pas se laisser empaumer au traquenard.

Quand sera venue la foire électorale et que les ex-bouffe-galette voudront faire du plat et vante- ront leur libéralisme, en faisant parade de l'abolition de l'instruction secrète, les gas d'attaque n'auront qu'à questionner le candidat sur les pouvoirs des quart-d'œil et la toute-puissance des roussins à Puybaraud.

Et le candidat, le bec dans l'eau, sera obligé d'avouer que l'instruction secrète n'est pas encore crevée.

Et que l'Inquisition vit toujours, nom d'une pipe !

RISQUES PATRONAUX

Etre le maître ! Dominer, commander, a son charme..., pour les niguedouilles qui ne savent rien de la liberté.

Mais foutre, ça ne va pas sans avaros ! Tout métier a ses risques : celui de chef comme les autres !

Le patron, le général, aussi bien que l'empereur et de même que le raticchon, le député, le jugeur, le contre-coup et autres rogatons autoritaires, devraient ne jamais perdre ça de vue : ils dominent !... Or, comme leur autorité ne s'exerce qu'au détriment de la liberté des pauvres bougres qu'ils tiennent sous leur coupe, et dont ils compriment l'expansion, ils sont toujours à la merci d'un accident.

Que le grand ressort de la soumission vienne

à casser chez un de leurs « sujets » et, subito, voilà un individu qui se détend... et alors, sale coup pour la fanfare chameaucratique !

Le tort de beaucoup, quand des accidents pareils se produisent, c'est d'être myopes jusqu'à l'aveuglement : ils ne voient rien autre que la détente du grand ressort, — l'effet ! — et il n'y a pas mèche de les faire remonter aux causes.

Aussi, rien ne change et les accidents continuent !

Et ce n'est foutre pas en augmentant la pression, comme c'est l'imbécile dada d'un tas de jean-foutre, qu'on arrêtera les frais.

— 0 —

La preuve de ce que je dégoise a été faite l'autre soir, une fois de plus, dans les parages des Buttes-Chaumont :

Il y a quelques semaines encore, Pierre Sollinger était chef-cantonnier de la ville de Paris ; seulement, le pauvre bougre se faisait vieux, ses soixante-deux ans le rendaient patraque, aussi ses supérieurs lui cherchaient-ils pouille : Paul Hervé, conducteur des ponts et chaussées, et Fleury, le piqueur de la Ville, étaient toujours à le cramponner, gueulant après lui et ronchonant sur son inexactitude. En fin de compte, les deux mufles firent un rapport pour réclamer la révocation du pauvre vieux.

Et ça ne traîna pas, nom de dieu : le cantonnier fut vivement balayé.

C'était la mistouffe ! Et cela, à un âge où ses abattis, usés par près d'un demi-siècle de turbin, lui rendaient tout boulot impossible.

Que devenir ?

C'est la question que se posa le pauvre vieux. Exaspéré par l'injustice dont il était victime, l'idée de vengeance germa dans sa cafetière, y prit corps et lui parut bientôt l'unique solution à sa misère.

On le ficherait au clou... La belle foutaise ! Au moins, au bloc, on lui servirait la croûte, il aurait un pucier pour roupiller à son aise et serait frusqué chaudement... La prison, vu son âge, valait beaucoup mieux que les asiles de nuit ou le problème Nanterre.

C'était le paradis entrevu !

Il n'hésita plus :

L'autre soir, vers les six heures, il se postait rue de Crimée et attendait que le conducteur des ponts et chaussées et le piqueur de la Ville, qui étaient cause de son renvoi, décanillassent de leur bureau.

Il ne poirotta pas longtemps !

Dès qu'il vit ses deux anciens chefs approcher il sortit de ses poches deux revolvers et, dans chaque patte, il fonda sur les deux types et fit feu à plusieurs reprises : le conducteur, mouché en pleine poitrine s'affaissa, tandis que le piqueur, légèrement blessé, se carapatait en gueulant.

Du populo s'attroupa, on désarma le meurtrier, qui se laissa faire gentiment, en clamant : « Justice est faite ! » Puis, montrant une canne à épée qu'il tenait en réserve, il ajouta : « Si je les avais manqués, je les aurais bien attrapés avec ça. »

Maintenant, le pauvre vieux est au bloc, le conducteur des ponts et chaussées est à l'hospice, salement attigé et, plus bidard, le piqueur est à peu près guéri.

— 0 —

Il n'y a fichtre pas besoin d'aligner de longues ruminades pour que les bons bougres saisissent que si Sollinger, le pauvre vieux cantonnier, n'avait pas été foutu à la rue comme un mal-propre, il ne se serait pas transformé en arsenal ambulatoire et n'aurait pas revolvérisé ses deux chefs !

Sans même imaginer la société galbeuse que rêvent les zigues d'attaque : une société échouillée de toute vermine autoritaire... n'est-il pas évident que Sollinger avait droit à des égards ?

Il était usé par le turbin, — c'est compréhensible ! A son âge, y a rien de drôle à ça, surtout que le métier de cantonnier n'est pas un boulot de feignasses. Il fallait donc le coller au repos, — mais en lui assurant l'aisance à laquelle a droit tout bon bougre.

Quiche, voilà qui n'est pas dans les cordes de la société actuelle !

Mais alors, que les jean-foutre de la haute ne

braillent pas, kif-kif des putois : qu'ils acceptent sans jérémyer les conséquences de leur garce de société !



DANS LA CONFITURE

Il y a, rue Saint-Gilles, une turne où l'on fabrique des confitures et cette boîte sucrée est meublée de sacrées vaches de contre-coups qui ne sont pas confits en douceur.

Un de ces garde-chiourmes, notamment, qui reçoit les malheureuses bougresses le matin, est d'une mufferie pyramidale. Cette fripouille-là a dû être sous-off quelque part. A la façon dont il commande : « Sur deux rangs ! Marche ! Lavez vos pattes ! » on sent le goujat d'armée.

Ces façons militaires seraient tout simplement ridicules, si le salopaud n'entrelardait ses commandements d'injures et de vacheries à l'adresse des pauvres diables de turbineuses.

Nom de dieu, il faut que les malheureuses aient la faim au ventre pour endurer pareilles vilénies !

Et foutre, ce n'est pas tout : le sac-à-mistouffes, ainsi que tous ses pareils, ne se prive pas de traiter ses esclaves à la turque.

Sa bêtise égale sa vacherie, nom de dieu ! En effet, qu'est-il ? Un prolo... Que demain on le saque et il sera aussi couillon que les camarades. Or, l'animal s'esquinte à remplir la caisse du singe et l'imbécile ne se rend pas compte qu'il accumule sur son lard rudement de haines.

Y aurait foutre rien d'épatant à ce que, un de ces quatre matins, quelque bonne bougresse lui administre une trifouillée de marrons — pas glacés !

Il ne l'aurait certes pas volé.

Et ce n'est foutre pas le singe qui lui collerait des compresses d'alcool ou lui foutrait des rentes.

Le salopaud devrait pourtant être fixé, cré pétard ! S'il n'avait pas la bouillote en marmelade, il se souviendrait qu'un jour, un gas l'agrippa par le fond de culotte avec l'intention de le balancer dans une cuve à confiture... Quelques types s'interposèrent, — moins pour éviter la déconfiture du sac-à-mistouffes que pour sauver la cuvée de confitures que le porc aurait embrennée.

Les types n'en pinçaient peut-être pas pour le sabotage...

Eh bien, non, ça n'a pas corrigé le grigou ! En pince-t-il donc pour être bombardé martyr du capitalisme ?

Si oui, qu'il le dise, et les prolos qu'il cramponne verront à lui choisir sa sauce : ils ne sont pas confituriers pour des prunes !

S'il aime la poire en compote ou les fesses en marmelade, qu'il le dise, nom de dieu !

VACHERIES PATRONALES

Les singes en viennent à ne considérer les prolos qu'ils exploitent que comme un bétail dont ils peuvent user et abuser à leur gré.

L'autre semaine, une garce de patronne fleuriste, sous prétexte qu'on lui avait chapardé une chaîne de montre, a forcé ses prolos à se couper une mèche de cheveux et elle a porté le paquet de tiffes à la somnambule pour dénicher le chapardeur.

Turellement, la somnambule a trouvé moyen de chaparder quelques pièces blanches à son imbécile consulteuse... mais foutre, ce n'est pas de ça qu'il s'agit !

Ce qui est abominable, c'est les exigences de la patronne, vis à vis ses prolos : non contente de les exploiter jusqu'à la gauche, — de les tondre au figuré — voici qu'elle se permet de les tondre réellement.

Et ça, parce qu'on lui a choppé une chaîne de montre !

Mais, cré tonnerre, si tous les pauvres bougres qu'elle a volé lui avaient coupé une mèche de tiffes, il y a belle lurette que la toupie aurait le crâne aussi luisant qu'un genou d'académicien.

La CHAMBRE SYNDICALE DE L'INDUSTRIE FLOREALE a rouspété, en apprenant la salopise de cette charogne d'exploiteuse, et a donné la note exacte ; après avoir protesté contre ces procédés,

« Elle regrette qu'il ne se soit point trouvé une bonne bougresse ou un bon bougre, pour faire sentir à cette exploiteuse l'incorrection de son procédé. Elle félicite les cinq ouvrières et les

ouvrières qui refusèrent de se prêter à cette petite comédie. »

Les gas de la Syndicale ont trouvé le vrai joint : aux exigences de la garce en question, il n'y avait à opposer que des arguments touchants ; une riche correction eut corrigé son incorrection mieux qu'une trifouillée de protestations.

Une bonne fessée, à pleins battoirs, à défaut de paquet d'orties, y a rien de tel pour faire comprendre à un exploiteur que les prolos sont des êtres humains.

— 0 —

La chamellerie de cette garce n'est pas un fait isolé et tout à fait extraordinaire.

Foutre non !

Il y a quelques semaines, un grand couturier qui harnache les putains de la haute, et dont le bague perche à deux pas de la place de l'Opéra, a fait pire.

Ce sale pasquin, qui mériterait qu'on lui foute des gifles trois cent soixante-six jours par an, s'aperçut un matin qu'on lui avait rousti une bague.

Le porc prétendit qu'un des mannequins avait seul pu faire le coup.

Dans la couture, on surnomme mannequin de girondes bougresses que le patron frusque chiquement et qui se trimballent ainsi parées dans les salons ou s'amènent les clientes. Quand un pouffasse de la haute veut se rendre compte de l'effet d'une toilette, c'est le mannequin qu'on harnache : et la pauvre doit virevolter, au gré de la richarde, sans jamais manifester de fatigue.

Ce métier semble une babiole, — il est pourtant rudement dur ! Le mannequin se serre dans son corset, à tour de bras, kif-kif dans un étou, car il faut qu'elle ait la taille fine ; que la malheureuse étouffe, ne puisse ni respirer, ni manger, le patron s'en bat l'œil.

Il faut que ses mannequins aient fine taille !

Si les pauvrettes en attrapent la crève, tumeurs dans le ventre ou autres maladies, elles iront à l'hospice.

Il ne manque pas de jolies filles dans le populo pour remplacer celles qui clampsent sur le champ de bataille du travail !

Pour en revenir à notre couturier, le porc accusa ses mannequins d'avoir chapardé sa bague et, sous prétexte de dégouter la coupable, il les réunit dans son bureau et leur ordonna de se foutre à poil, afin de palper toutes les coutures de leurs frusques, pour dénicher la fameuse bague.

Les pauvrettes subirent l'affront !

Et l'œil crapuleux de leur singe — jouant au pacha — les investiga sur tous les joints !

Il faut, véritablement, que les malheureuses n'aient que du pissat de richard dans les veines pour s'être ainsi soumises à la visite.

Nom de dieu, il me semble que si elles avaient eu du poil — ailleurs que dans le creux de la main — elles auraient sauté sur le porc qui leur imposait pareille ignominie et lui auraient administré la plus mémorable tatouille qu'on puisse servir à un mec.

— 0 —

Ce qui est encore plus triste c'est qu'une si abominable pasquinade reste à peu près ignorée : un seul quotidien, la *Libre Parole*, en a dit quelques mots — simplement parce que le singe est youpin.

Qui donc est responsable de ce silence ?

Un peu tous, nom de dieu !

Si les quotidiens n'ont pas pipé mot, c'est peut-être bien parce que le singe est un honorable commerçant dont la caisse s'entrebaille facilement aux chieurs d'encre ;

Et, peut-être bien aussi, n'en faut-il faire remonter la responsabilité qu'à la nigauderie des victimes et des autres ouvrières de ce grand bague de couture : on aurait cousu le bec aux pauvres bougresses qu'elles ne seraient pas davantage muettes. Journallement, elles sont témoins de vacheries que commettent, sans vergogne, leurs crapuleux exploiters, et elles ne pipent pas mot ! Elles subissent tout, assistent à tout, sans protester.

Pauvres chiffes vivantes, elles n'ont pas conscience de leur personnalité : engrenées toutes petiotes dans les rouages de l'exploitation, elles trouvent naturelles les pires horreurs.

Et c'est justement parce que les pauvrettes sont farcies d'esprit de soumission que les patrons se permettent toutes les ignominies ; à preuve l'infecte pasquinade que je viens de raconter !

Et c'est encore ce maudit esprit de soumission qui ferme le bec aux esclaves et les empêche de gueuler aux quatre coins de Paris les vacheries qu'elles endurent.

Il serait temps que ça change, nom de dieu !

Le Pain cher

L'accaparement du blé a fait augmenter le pain.

Les bons bougres savent ça !
Et ils savent aussi que les grosses légumes — jamais en retard pour nous monter le job — ont fait des pieds et des pattes pour nous faire gober que la mauvaise récolte de cette année a été l'unique cause du renchérissement du bricheton.

Si notre patelin était seul à produire du blé, on pourrait discuter la menterie des jean-foutre de la haute, mais ce n'est pas le cas ! Si la récolte a été mauvaise en France, elle a été bougrement abondante en d'autres patelins, — par exemple en Amérique.

Y aurait donc eu compensation si l'accaparement du blé n'avait opéré une hausse artificielle.

Par conséquent, le surcroît de mistouffe que le populo a enduré la saison dernière et qu'il subit encore, nom de dieu ! les affameurs en sont responsables.

Tâchons de ne pas l'oublier, foutre !
Reste à savoir si ces bandits ont été seuls à pousser à la roue du renchérissement ?

—o—

Cette interrogation me trottait dans la cafetière. Voulant en savoir le fin mot, j'ai été relancer un mitron, un vieux copain, que j'ai pigé juste au moment où il remontait du fournil, après une nuit de turbin, son pain sous le bras.

Après s'être serrés la louche, on est entré chez le bistrot du coin et, tout en grignotant l'entame de sa miché, on a éclairé la discussion avec un litre de vin blanc.

— Dis-moi, lui ai-je demandé, qu'y a-t-il au fond des lamentations des patrons boulangers ? Ils savent qu'ils ne vendent pas le pain assez cher, vu le renchérissement des farines... Ça me paraît du montage de coups ?

— Sûrement, mon vieux gniaff ! Leurs jérémiades sont des larmes de crocodiles. Y a pas de danger que les boulangers se laissent ruiner : ils ont les pattes trop croches ! Jamais ils ne se laisseront prendre en débet : dès qu'ils entendent susurrer que le blé va rencherir, ils augmentent leurs prix, sans attendre d'avoir épuisé la farine achetée aux anciens tarifs. Y a même des sacripants qui ont servi à leurs prolos le boniment des farines chères, afin d'avoir un motif de rogner leurs salaires, déjà si maigres.

Pour te donner une idée du pognon que les boulangers mettent à gauche, il me suffira de t'établir le bilan de mon singe, qui est un petiot patron. Je calcule à vue de nez : par jour, loyer, cent sous ; combustible, cent sous ; lumière, patente, eaux, amortissement du matériel, déchargement des marchandises, 2 fr. 50 ; ouvriers, 15 francs ; portage du pain, 3 francs ; frais de maison, 4 francs.

Ça fait un total de 34 francs et quelques sous, mettons 35 balles, net !

Pour ces prix il cuit deux sacs et demi de farine qui produisent, au bas mot, 250 pains de quatre livres.

Dans son prix de revient, le singe table sur 18 francs de cuisson par sac — et c'est en ajoutant cette somme au prix du sac de farine qu'il établit le prix du bricheton.

C'est de la volerie pure !

A son compte, mon exploitateur a 45 francs de cuisson par jour et je viens de te prouver qu'il compte à la fourchette : c'est dix francs de plus qu'il n'y a.

Et, note que je n'ai pas fait l'énumération des pains de fantaisie qui, au lieu de peser deux livres ne pèsent que 700 grammes et 300 grammes au lieu d'une livre. Je n'ai pas, non plus, parlé de la braise qui, souvent, paie la moitié du bois.

Ainsi, sans se fouler la rate, mon sacré grigou de boulanger économise chaque jour, au bas mot, une pièce de dix francs. Parfaitement, c'est deux roues de derrière que l'animal colle dans son bas de laine : car, dans les 35 francs de frais que j'ai énumérés, j'ai compté ses frais à lui, croustille et le reste.

Donc, si le pain vaut chérot, la faute en est aux accapareurs, mais pas à eux tout seuls ! Les patrons boulangers ont leur part de responsabilité.

— Nom de dieu, tu as bougrement raison ! Aussi, comme le métier est bon, il en pleut des boulangers : leur nombre va toujours en augmentant. En 1850, on comptait, à Paris, un boulanger pour 1.800 habitants ; actuellement, il y en a un pour 1.300. C'est un tiers d'augmentation !

Dans votre métier c'est comme partout : les

intermédiaires ne font que croître et embellir — et c'est ce développement continu des parasites qui rend la vie si difficile au populo.

Il nous faut entretenir un tas de feignasses, les gaver à rien foutre — et c'est pas d'eau claire que les charognards se contentent.

— Ah non, père Peinard, ils ne se contentent pas d'eau claire ! Ainsi, dans notre métier, tandis que nous nous crevons à la peine, tués en quelques années, par le travail de nuit dans des locaux infects, le patron a belle trogne et gros ventre et, en peu d'années, il fait sa pelote et se retire avec des rentes. Sais-tu bien qu'un fonds de boulangerie se vend un bon prix : ça va vite dans les 50 ou 100.000 francs... Et ils sont rudement rares, les boulangers qui font faillite... »

Comme il se faisait tard et que la fatigue engourdissait le copain, après avoir vidé notre kilo et lampé une dernière verrière, on s'est séparé en se serrant la louche.

Je savais d'ailleurs ce que je voulais : je savais que, outre les accapareurs qui font hausser le blé à leur fantaisie, il nous faut gaver les boulangers. Et ces sacrés intermédiaires, kif-kif tous les intermédiaires, coûtent chérot : sans en foutre une datte, ils nous râlent deux centimes par kilo de pain.

C'est un sacré impôt, mille charognes !
Et cet impôt, nous le payons, comme des bécasses que nous sommes, sans ruer dans le brancard.

Et c'est grâce à ces deux centimes, — qui sont légion et s'accumulent sans fin ni cesse, — que,

*La boulangère a des écus,
Qui ne lui coûtent guère !*



Si les richards de Bordeaux, sans compter les ceux de Paris et des autres grande villes, se fourrent par la gueule des morceaux choisis, ils n'ont pas grand mérite à la chose.

En fait, du gibier dont ils se bourrent, ils sont rares ceux qui sont aptes à le déquiller ; la plupart de ces rossards ne chassent que dans leurs assiettes, une fourchette à la main.

Il faut donc, pour leur procurer cet honneur et même ce bonheur, que d'autres soient à la peine et au péril. Turellement ces autres, c'est des pauvres bougres comme bibi et la ribambelle de déchards qui liront ma habillarde ; des gas dont la gargamelle est vierge de ces figures à bec que les gros ventrus aiment tant à s'enfler par le trou du cou.

Entre autres patelins, les Landes tiennent une bonne place parmi ceux où la sauvagerie abonde. Principalement, la grande lande, vers le littoral de l'Océan. Là, aux approches de l'hiver, canards, sarcelles et vanneaux s'amènent aussi épais que la misère sur le pauvre monde.

Chasseurs de leur naturel, à rendre des points au fameux Nemrod, les pétrosquins landais en foutent par terre des charibottées. C'est une hécatombe faramineuse.

A cette fricassée, les fistons font coup double, et ça explique leur entrain : primo, la chasse est rudement attrayante et, secundo, elle est aussi un brin lucrative et ça rapporte quelques picailons pour les mille bricoles du ménage.

Ceci dit, mille dieux, voilà comment on opère : Les chasseurs se groupent en bande, chacun dissimulé à l'ombre d'un bidet du patelin. Le petit canasson, dressé à cet effet et mariolé comme le diable, porte sur son dos un flingot prêt à cracher la mort aux pauvres bestioles ; il fait semblant de paccager et, à petits pas, s'approche des oiseaux barbotant dans l'étang.

La semaine dernière, ils étaient une vingtaine de bons bougres cernant un lot de canards sauvages, à la façon que le père Barbassou vient de vous dégoiser, sur un marais entrecoupé d'oseraies entre Saubusse et Rivière.

Le moment psychologique était arrivé : sur un signe de l'un d'eux, les chasseurs avaient fait feu avec ensemble sur le vol quand, va te faire foutre ! des cognes rappliquent à l'horizon.

C'était la maréchaussée de Dax, brigade au complet, piquant droit sur la ligne des tirailleurs qui s'apprétaient à coller leurs victimes dans leurs carnassières.

A la vue des tricornes, les braconniers enfourchent leurs chevaux, détalent à toute vitesse..., et les pandores de leur courir après, nom d'un tonnerre !

Quoique agiles comme le vent, les dociles petits bidets des bons fleux ne tardèrent pas à se voir rattrapés par les carcans des pandores autrement perchés sur leurs guibolles. A peine un couple de braconniers réussirent à se tirer des flûtes.

Ce fut un spectacle qui valait l'os : plus de vingt fois les cognes furent désarçonnés et roulerent sous les montures des braconniers qui, eux aussi, culbutèrent maintes fois sous celles des gendarmes.

A la fin finale, viédaze, force resta à la loi et à la gendarmerie qui dressa dix-huit procès-verbaux. Mais les charpentiers-à-Félicque étaient plus couverts de boue que de gloire et, ils faisaient rigoler de leurs multiples cabrioles, des troisièmes larrons, — je veux dire, des camaros des braconniers — qui avaient ramassé le gibier abattu.

—o—

Maintenant que voilà finie cette garce d'histoire, vieille d'une semaine, je vas, sans démarquer, vous en jacter une, vieille d'au moins quarante ans et qui, au lieu de n'être qu'à intermèdes comiques, tourna au tragique, pécaïré.

A cette putain d'époque, bibi avait plus de jarret qu'aujourd'hui mais les cognes, kif-kif maintenant, étaient bougrement crapules et valaient leur part de rien.

Voici le tour qui fut joué à ceux de Cocumont, dans le Lot-et-Garonne.

Dans ce patelin, il y a un genre de chasse pour le moins aussi mirobolant que celui dont je viens de jaspiner pour les Landes.

C'est la chasse à la palette qui se fait l'hiver par les nuits bien noires, alors que le gel fend les pierres, que la neige matelasse la terre et que le givre suspend aux branches des arbres une foultitude d'aiguillettes en cristal.

Bien malheureux sont les oiseaux du ciel dont le couillon de Jésus a proné l'insouciance dans son sacré saint évangile. Dans les haies et les bois, les pauvres bestioles roupillent en tas la cabèche sous l'aile.

Marschant sur la pointe des pieds et évitant le bruissement des feuilles, munis d'un falot et d'une petite pelle de bois, le pétrosquin les dévisage, et pan ! autant il en voit, autant il en fout par terre !

Ce qu'il en part, comme ça, de pinsons, de rouges-gorges, de roitelets, et autre menu fretin !

Or donc, à cette époque, les cognes de Cocumont aussi pantoufflards que ceux d'aujourd'hui qui, l'été dernier, voulaient empêcher la circulation du Père Peinard, se mirent martel en tête pour couper la chique aux chasseurs.

Mal leur en prit, nom de dieu ! D'abord, ils crurent réussir et c'était pas malin : les falots servant de point de repère, ils allaient droit comme un I sur les chasseurs nocturnes.

Ils foutaient des procès-verbaux à tire-larigot, comme s'il en pleuvait, croyant acheter chacun un cochon gras avec le maudit bénéf que leur rapporte chaque contravention.

Seulement, une belle nuit, ça changea de gamme. Las d'être emmerdés, les campluchards résolurent de s'y prendre d'une autre façon et de faire peur aux gendarmes.

Ils leur firent plus que peur, foutre ! car l'un d'eux y laissa sa peau.

C'était dans le bois de Montpouillan, une bougresse de forêt qu'on traverse en allant de Cocumont à Marmande et, en ce temps-là, bien plus grande qu'elle n'est de nos jours.

Il faisait noir à couper au couteau, la bise buffait à démolir les museaux, — un bon dieu de temps à pas fiche un chien dehors.

Comme les autres fois, les falots servirent de point de repère et, comme les autres fois, emmitoufflés dans leurs mantes, guillerets et flambards, les pandores y radinèrent dessus.

Mais ce fut une autre antienne, mille charognes ! En un clin d'œil, les camoufles étaient éteintes, les types entourés, déquillés de leurs carcans, bourrés de coups de triques et de sabots — tant et si bien que l'un d'eux resta sur place et que l'autre, salement endommagé, décanilla dare-dare sans demander des restes.

Ni vu ni connu, je t'embrouille ! on n'a jamais su qui avait fait le coup.

—o—

Pourquoi diable les braconniers ou même les types qui, comme bibi, ne chassent que les jours de fête, histoire de se distraire, sont-ils ainsi enquinés dans les grandes largeurs ?

Croyez-vous que la vingtaine de bons bougres pris là-bas, dans les Landes, fissent tort à qui que ce soit ?

Pas autant, à coup sûr, que le châtelain ou le bourgeois parvenu, qui permis de chasse en poche et guêtres jusqu'au cul, traversent vignes et emblaves avec autant de morgue que le seigneur de l'ancien temps.

Car voilà l'histoire crê pétard, le bourgeois qui braille au braconnier veut tout bêtement rétablir à son profit le privilège de pêche et de chasse qu'avait le noble.

C'était simple comme bonjour au bon vieux temps. La basse-fosse et la potence pour le vilain assez hardi pour déquiller un perdreau et un lièvre.

On pendait pour délit de chasse sous Louis XVI! On pendait sous Louis XVI au début de la grande révolution!

Après bernique! les seigneurs accrochés aux arbres ou sauvés à l'étranger, leurs maudites turnes flambées; avec les dimes, champards, etc., disparut le privilège de la chasse comme tout l'affreux attirail féodal et moyen-âgeux.

Seulement, les bourgeois qui s'étaient enfilés dans le nid encore chaud des nobles entendaient bien restaurer petit à petit tous leurs privilèges.

Les salauds, bougrement roublards, rapetasaient les vieilles horreurs, les baptisant d'un autre nom.

Pas tout de go, par exemple. Ayant encore besoin du peuple pour mater les accès de révolte de l'aristocratie, ils marchaient avec prudence.

Ce n'est qu'après 1830, sous le règne de Louis-Philippe, que fut rétabli avec le permis de chasse le privilège de la chasse pour les bourgeois.

Ne croyez pas, les camarades, que ce soit — au moins uniquement — pour procurer de la belle galette au Trésor. La démocratisation du permis de chasse, proposée depuis par certains bouffegalette, n'a jamais eu chance de réussite.

Entre autres, les permis du dimanche, à un franc, proposés par le blousard Thivrier, étant à la portée de tous, les campluchards auraient rapporté dix fois plus de pognon à la gouvernance.

Seulement, en quoi les aristos auraient-ils été noblés?

Ce qui me console, c'est que, malgré lois et gendarmes, tous les bons bougres chassent à la cambrousse.

Avec le système Thivrier les trois quarts auraient pris un permis. Avec les permis à vingt-huit francs, on l'a sous la semelle des sabots... quitte à tirer un galop quand on voit les tricorne poidre dans le voisinage.

—o—

Quand riches et gouvernants ne seront plus qu'un cauchemar évanoui, et qu'en plein communisme, en pleine anarchie, chacun bibelottera à sa guise ses petites affaires, nul ne songera à empêcher ceux qui en pinceront de se livrer à la chasse.

Pourtant, en attendant, il n'est pas mauvais — puisque l'on n'a d'autres droits que ceux que l'on prend — de prendre celui de chasser... que ça fasse plaisir ou non aux grosses légumes et aux jean-foutre.

—o—

Pour finir cette babillarde, déjà longue, deux mots d'histoire sur la façon dont les riverains de l'Avance ont conquis le droit de pêche :

L'Avance est une petiotte rivière qui, après s'être perdue dans les sables de Durance, renaît près de Casteljaloux qu'elle traverse, après quoi elle baigne les pieds de Labastide et de Bouglon et va faire le plongeon dans la Garonne aux alentours de Marmande.

Je ne sais trop, ni pourquoi ni comment, mais il y a une quinzaine d'années l'administration de ce cours d'eau se confondit avec les ponts-et-chaussées.

Les chefs-cantoniers cumulaient leur emploi avec celui de garde-pêche et c'était bougrement canulant pour eux!

Qu'on pêche ou qu'on ne pêche pas, ils s'en foutaient, n'étant ni cagnards ni flicards de profession. Mais, talonnés par leurs andouilles de chefs, ils eurent quand même la nigauderie de vouloir faire quelques procès-verbaux. Oh là là, ce qu'il leur en cuisit! les pêcheurs les empoignaient par la peau du cou et par le cul du pantalon, et sans faire de magnés, les envoyaient se débarbouiller dans la rivière.

Puis, gentiment, la conscience sereine, ils retournaient à leurs hameçons ou à leurs nasses.

L'expérience suffit pleinement aux gardes-pêches improvisés : ils foutirent la paix aux pêcheurs et, depuis comme avant, pêche qui veut.

Et ceci prouve que, ainsi que je l'ai déjà seriné bougrement de fois : le populo a tous les droits qu'il prend.

Et que vouloir, c'est pouvoir!

LE PÈRE BARBASSOU.

N'en faut plus

PAR EUGÈNE POTTIER

*Pas-Froid-aux-Yeux, le faubourien,
Disait : « D'un tas de propre-à-rien
« Il est rien temps qu'on se soulage,
« Sous le siège on les a bien vus,
« N'en faut plus !...
« Des asticots dans le fromage
« N'en faut plus !...
« La coterie, n'en faut plus !... »*

*Faisant sa piaffe et cassant d'or,
Vois-tu ce crâne état-major
S'absinthant les jours de bataille?
Guerriers foireux, bourreaux poilus
N'en faut plus !...
Des exécuteurs de Versailles
N'en faut plus !...
La coterie, il n'en faut plus !...*

*Et ces camelots du bon Dieu
Battant comtois dans le saint lieu,
Vendant la Salette salée
Contrôlée au cœur de Jésus,
N'en faut plus !...
Des Mangins de l'Immaculée
N'en faut plus !...
La coterie, il n'en faut plus !...*

*Et ces vieux larbins herminés
Qui, de nos Mandrins couronnés,
Rincant cuvette et pot de chambre,
Et guillotinent les vaincus,
N'en faut plus !...
Des lèche-cul du Deux-Décembre
N'en faut plus !...
La coterie, il n'en faut plus !...*

*Et ces mercadets si rupins
Ayant mis sur tout leurs grappins,
Boulottant la Banque en jallenne
Et l'ouvrier cuit dans son jus,
N'en faut plus !...
Des mange-ta-part-et-la-mienne
N'en faut plus !...
La coterie, il n'en faut plus !...*

*Et ces patrons de l'atelier
Qui, se foutant du journalier,
Font de la pose radicale
Et sont chez eux rois absolus,
N'en faut plus !...
De tous ces czars en chrysocale
N'en faut plus !...
La coterie, il n'en faut plus !...*

*Peux-tu me dire ce qu'ils font ?
Ils font leur poussière — ils en sont.
Il faudra nous lever en masse,
Un beau jour, et souffler dessus,
N'en faut plus !...
C'est sale et ça tient de la place,
N'en faut plus !...
La coterie, il n'en faut plus !...*

OHÉ, LES BONS FIEUX

Réclamez partout

L'ALMANACH

DU

Père Peinard

Pour l'année crétine 1898

(AN 105 DU CALENDRIER RÉVOLUTIONNAIRE)

TEXTE. — Ce que je vous souhaite; Ruminades sur le calendrier; Dévidage des mois; Pluie d'étoiles, éclipses et marées; les Saisons; le Père Peinard, chanson du populo, avec la musique; les Cabots de la haute; le Sabottage; la Fabrication de l'or et des pierrieres; l'Inquisition moderne en Espagne; les Hordes de trimardeurs; Sergot, poésie; le Distinguo du « tien » et du « mien »; A la Caserne, chanson des conscrits, avec la musique; l'Autorité tue l'amour; le Pacte de Famine.

GRAVURES. — Liberté! l'Automne; l'Hiver; le Printemps; l'Été; Rien pour tous, tout pour un (extrait du « Postillon » de Munich); le Veau d'or; le Pédaleur et le Capitalo (extrait de « The Comming Nation », journal de la colonie Ruskin; l'Inquisition; la noyade, le fouet et le bâillon, le grillage des chairs, l'arrachag

des ongles, l'écrabouillage des parties sexuelles; Germinal! Gessler vit encore! dessin de Rodol; la Misère en gibus et en redingue; le Paysan, dessin de A. Willette; le Mariage moderne; le Pain chor, dessin d'Herman Paul (extrait du « Cri de Paris »).

PRIMES AU GRAND ŒIL. — SUR LEUR DEMANDE, LES ACHETEURS DE L'ALMANACH RECEVront PENDANT UN MOIS, LES Temps Nouveaux, LE Père Peinard.

EN OUTRE, L'ALMANACH CONTIENT UNE INVITATION A 'ŒIL POUR LE Théâtre Civique.

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir franco : 35 cent.

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavieville (Montmartre), Paris.

CHOUETTES RÉUNIONS

Saint-Denis. — Les copains avaient emmanché, pour samedi dernier, une conférence qui a eu lieu salle Montéremal.

Le camarade Libertad a chiquement jaspiné sur le droit à la révolte : il a expliqué, avec une kyrielle d'arguments à la clé, que par le seul fait qu'ils naissent, tous les êtres humains doivent pouvoir satisfaire tous leurs besoins. Si donc, un grand nombre d'individus n'ont rien à se fiche sous la dent, cela tient simplement à ce que, ceux-ci, bonnes poires, se sont laissés frustrer par des roublards qui ont tiré toute la couverture de leur côté.

Pour lors, a conclu l'orateur, il faut savoir être des hommes, vouloir être libres... et alors, personne n'essaiera de dominer ses semblables, car l'animal serait certain d'être envoyé à dache!

Angers. — Vendredi, Janvion a repiqué au truc : il a fait sa conférence devant à peu près 600 personnes.

Des merdaillons de la chrétienté, des petits empapaotés catholos, pas plus de trace que dans la fiente d'un scorpion. Sans doute, la correction reçue samedi dernier les a empêché de sortir du plumard où, bien au chaud, ils endurent que leurs professeurs administrent des compresses camphrées à leurs croupions endommagés.

De beaux manches que ces professeurs! Ils peuvent se mettre en ligne pour faire concurrence à un régiment d'huitres : ils sont parqués, d'ailleurs... Et c'est probablement ce qui les empêche de venir discuter avec un anarcho.

Qu'ils restent donc dans leurs coquilles, ils font bien! Ce n'est pas eux que les copains ont le dada de convaincre. Que de pareils mollusques — qui ne sont que des tubes digestifs — incapables de vie et de pensée, continuent à végéter... en attendant que le trou à purin les reçoive.

C'est dans leur nature! Mais ce qui ne l'est tout pas, c'est de salir les murs du patelin : ces sacrés jésuites ne se sont-ils pas avisés de faire imprimer leurs expectorations! En une affiche puante ils invitaient les « honnêtes gens » à rester chez eux.

Et, nom de dieu, ils ont reçu une mornifle qu'ils ne cherchaient foutre pas!

En une babillarde publiée dans les journaux du patelin, les étudiants en médecine et pharmacie d'Angers ont réclaré ne pas vouloir être confondus avec les étudiants catholos et ont affirmé être les apôtres de la liberté et du progrès et non les chevaliers de l'éteignoir.

Après ce camouflet, je voudrais voir la hure des jésuites.

Aux Organisations Ouvrières

Camarades,

Le Congrès corporatif de Toulouse ayant, à l'unanimité, accepté le rapport de la Commission du Boycottage et ayant émis l'avis qu'à fin de mettre un frein à l'avalissement des salaires il soit fait une active propagande sur cette question, les membres parisiens de la Commission du Boycottage ont pris l'initiative de publier en brochure, le rapport présenté au Congrès, afin de vulgariser la double pratique du Boycottage et du Sabottage.

Nous espérons que votre organisation oia

aidera dans l'œuvre entreprise, en propageant dans votre milieu la brochure que nous éditons. D'ailleurs, afin de la rendre d'une facile propagation et pour la mettre à la portée de tous, nous faisons un premier tirage à cent mille exemplaires, ce qui nous permet de la mettre en vente aux prix minimes suivants :

10 brochures, 0,25 ; par la poste,	0 fr. 35
100 — par colis postal,	2 fr. 50
500 — — — — —	11 fr. »
1000 — — — — —	20 fr. »

Les demandes de brochures doivent être adressées, avec les fonds, au camarade Emile POUGET, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Nous espérons, camarades, que le concours de votre organisation est acquis à ce nouveau mode d'action, — ce faisant, vous vulgariserez les décisions du Congrès de Toulouse.

Les membres parisiens de la Commission du Boycottage : Delesalle (rapporteur) ; Cumora ; Pouget.



Avachissement de prolots

Lille. — Les pauvres turbineurs font la fortune des riches et, par la même occasion, ils créent leur propre misère.

Il en sera ainsi tant que ces malheureux seront assez cruchons pour enrichir leurs singes à leur propre détriment.

Quand donc, la jugeotte et le nerf leur viendront-ils ?

On l'ignore, nom de dieu !

Et même, ce qui est bougrement plus triste c'est que y a, dans le populo, des niguedouilles qui ne se bornent pas à enrichir leurs galeux et qui ne rougissent pas d'être des flaire-fesses plus dégueulasses que les exploiters eux-mêmes.

Si le capital est vache, il a, au moins l'excuse de l'être dans son propre intérêt ; au contraire, le prolo, plat-cul et casserole de patron ne tire aucun profit de son ignominie.

Eh donc, il n'y aurait qu'à mépriser profondément ces bourriques s'ils n'avaient, — pour excuser jusqu'à un certain point leur salopise, — à mettre en avant l'éducation et l'instruction avachissante dont on les a gavés.

C'est pourquoi, un examen succinct des phénomènes sociaux amène à mépriser le populo pour sa platitude ;

Mais foutre, si on creuse la question, et qu'on aille pêcher les vrais motifs aux tréfonds, le mépris se change en pitié et, en fin de compte, c'est les matadors de la haute qu'on exècre... car c'est eux qui ont fait le populo ce qu'il est !

Ce qui me fait dégoiser ce qui précède c'est ce qui se passe dans un baigne de Lille où l'on exploite une foultitude de gosselines et où le patron, sans être un bâton de sucre d'orge est, au moins, froidement poli quand il fait une observation :

« Mademoiselle, vous aurez dix centimes d'amende ! »

Dans un cas semblable le directaillon aurait bayé :

« Vous furrerez cinquante centimes d'amende à celle-là !... »

Le contre-coup aurait gueulé :

« Tas de garces, espèces de feignantes, je vous fous quinze sous d'amende... »

Et, partout, c'est à peu près kif-kif : moins un sac-à-mistoufle a d'importance et d'autorité et plus il cherche à faire son malin. On pourrait presque dire que la vacherie d'un détenteur d'autorité augmente au fur et à mesure que diminue son pouvoir. Les salopiaux gueulent comme des baleines, tout en remuant leur oreilles de pourciauds..., sans se souvenir de leur origine prolétarienne.

Les crétiens avaient déjà flairé le truc, de là leur proverbe : « Il vaut mieux avoir à faire au bon dieu qu'à ses saints ! »

Du pareil au même !

A Hellennes, au tissage Gênois, y a eu ces jours derniers, une salopise qui confirme ce que je viens de dégoiser sur l'avachissement des prolots.

Ce baigne est du même tonneau que toutes les boîtes à exploitation : ni meilleur, ni pire !

Or, voilà qu'un tisseur fait un loup au commencement de sa pièce : il gâte un mètre de toile.

Avait-il fait un plat-fil, une patte de poule ?

Le père Peinard l'ignore.

Toujours est-il que, pour ne pas être engueulé, fichu à l'amende, emmerdé sur toutes les coutures, le pauvre bougre coupe les quelques pans de toile gâchés et cache le morceau dans un coin.

Malheureusement pour lui, un mouchard d'atelier, une de ces truffes toujours prêts à lécher le croupion aux singes, avait vu le coup : il ramasse la coupe et, vivement, la porte au bureau.

Turellement, le turbineur en faute fut saqué illico. Et, nom de dieu, le voilà sans boulot, — c'est-à-dire sans pain, — grâce à la vilénie d'un autre esclave.

Vraiment, on se demande ce que de tels paroisiens ont dans le ventre ? Il faut qu'ils aient le cœur cuirassé d'une triple couche de haine, d'envie et de traîtrise pour s'abaisser à tant d'abjection.

A la cloche de bois

Marmande. — Les proprios sont partout les mêmes : de sales vautours qui écorcheraient vifs leur locatos s'ils l'osaient.

C'est pire encore, lorsque ces animaux, kif-kif le sale moustique dont je jaspine sont plus bigots qu'une vieille nonne et avalent autant de pains à cacheter qu'un ratichon peut en bénir.

Alors, c'est pas seulement la peau, c'est sang et chair qu'ils voudraient prendre à leurs locatos.

A ceux-ci de se garer de leurs griffes : la cloche de bois n'a pas été inventée pour autre chose !

Donc, le probloc que je passe à l'astique ne s'émoustille qu'à avaler Gaspard et à palper la bonne braise des locatos trop bonasses. Au reste, chacun sait que les meilleurs clients du confessionnal et de la sainte table sont les putes en retraite et les anciens braves hommes du temps des assignats.

Ce vieux fesse-mathieu a pour rejeton un avocat, défenseur de la veuve et de l'orphelin... en les foutant à la rue !

Dernièrement, un bon bougre qui perchait dans une de ses turnes, lui devait une quarantaine de balles : sa nichée est nombreuse, la ménagère malade... Aussi faut-il que le gas se démanche dur et ferme pour leur donner la patée et ajuster les deux bouts.

C'est foutre pas commode !

Pour calmer un brin la fringale de son salaud de proprio qui le turlupinait pire qu'une sangsue, le prolo se dérange pour lui abouler quatre pièces de cent sous.

La crapule n'a rien voulu savoir.

« Tout ou rien ! » qu'il a bayé à son locato.

Mille dieux, il a été servi à souhait : il aura peau de balle et balai de crin.

Et foutre, si ces voraces problocs trouvaient souvent à qui parler, ils auraient tôt fait de déchâner.

Toujours l'exploitation !

Angers. — Une société de capitalos anglais à installé des tramways électriques dans le patelin.

Ça, c'est très bien, nom de dieu, car les trams électriques sont une riche invention et on n'en créera jamais assez.

Seulement, comme les capitalos en question ne cherchent qu'à gagner force galette et non à rendre un service au populo en lui facilitant les communications, leurs trams ne fonctionnent pas à merveille. Il n'en serait pas de même dans une société galbeuse d'où l'exploitation humaine serait de sortie : quand on emmancherait un chemin de fer, un tram ou n'importe quel mécanisme, on n'aurait d'autre dada que de l'aligner le mieux possible, afin que tout le monde y trouve son profit.

En attendant qu'on en soit là, les inventions et toutes les mirifiques découvertes qui éclosent par douzaines chaque matin, ne servent qu'à voler davantage le populo.

Par exemple, aux trams d'Angers, les prolots qui y turbineur en pied, y a une centaine de cinquante, en pied, dont la journée est fixée à 3 francs..., mais, fichtre, il est rare que leurs trois balles ne soient pas écornées !

Derrière les turbineurs en pied, y a une centaine d'auxiliaires qui attendent une place vacante ; de par leur triste situation, les malheureux sont donc forcés de souhaiter qu'il arrive des avaros à leurs copains plus bidards.

Et il leur en arrive, nom de dieu ! Ainsi, qu'un prolo ne s'amène pas à l'heure le matin, et le voilà ratiboisé : il est fichu à pied pour quatre jours et un auxiliaire choppe son turbin pendant ce temps.

Autre fourbi : le soir, la sacoche des conducteurs est vérifiée, et fichtre, si les pauvres fleurs se sont fait refiler des pièces ou des sous mauvais, on les leur laisse pour compte. Il ne faut même pas qu'ils aient l'air de trouver ça drôle, sans quoi on leur fout leur sac..., et ça fait le beurre d'un auxiliaire !

Y a tant d'arias, dans ce sacré baigne, qu'en tenant compte des mises à pied et de toutes les sales bricoles, au bout du mois, les prolots se trouvent avoir palpé — non pas trois francs par jour, mais à peine la moitié !

Et là, comme partout, c'est les richards, ceux qui n'en fichent pas une datte, qui empochent le gros magot, tandis que les pauvres turbineurs qui massent, kif-kif des dératés, n'ont même pas de quoi se caler les joues.

Nouveau truc abrutissant !

Chazelles sur Lyon est un petit patelin du Rhône où y aurait bougrement à faire, s'il mé prenait fantaisie d'astiquer les fesses à tous les sacripants qui le méritent.

Pour aujourd'hui, je vas me borner à relater la pantoufflerie d'un lèche-cul, directeur du baigne Prévost, — un baigne qui a bonne réputation, nom de dieu, — à preuve les surnoms dont on l'a baptisé : on l'appelle indifféremment la BASTILLE ou le BAGNE DE LA NOUVELLE.

La semaine dernière, ce birbe s'est avisé de faire une conférence patriotarde.

Le truc n'est pas bête ! Les exploiters s'étant rendus compte que la religion crétime s'effrite de plus en plus, tâchent de remplacer cet abrutissoir par la religion patrouillard.

Et, non contents de se fier à l'Etat pour masturber le populo, ils y aident le plus qu'ils peuvent.

Inutile de dire que le bafouilleur en question a été idiot : il a expliqué aux quelques couillons — heureusement rares — qui étaient venus gober ses couleuvres que

« Le plus beau jour d'un français, c'est celui où il meurt pour sa patrie... »

Et dire qu'il n'y a pas eu un mariote pour demander au baveux comment il se fait qu'il soit arrivé à son âge sans s'être fait casser la gueule... histoire d'avoir son beau jour ?

Flambeaux et bouquins

Chez Flammarion, vient de paraître un *Abrégé des Œuvres de Proudhon*, consciencieusement fait ; les bons bougres, à qui le temps de lire manque trop, et qui ne peuvent se payer la kyrielle de bouquins du grand penseur trouveront dans cet *Abrégé* sinon la moëlle de ses idées du moins un résumé utile.

Par exemple, pourquoi l'auteur de cet *Abrégé* a-t-il terminé son bouquin en accouchant d'une « Constitution politique et sociale » qu'il prétend être l'essence de la pensée de Proudhon ?

Si Proudhon revenait et qu'il reluque la mesquinerie qu'on lui attribue, il hausserait les épaules de pitié.... A part ça, le bouquin a du bon. On peut se le payer pour 3 fr. 50, chez Flammarion, rue Racine.

Encore chez Flammarion (3 fr. 50 le volume), viennent de paraître les *Chansons Rouges* de Maurice Boukay, avec de la musique rudement tapée de Marcel Legay et des dessins galbeux de Steinlen ; et c'est de chansons pleines de nerf, vigoureuses et émouvantes, qu'est farci le bouquin.

Maurice Boukay, chansonnier à Montmartre, est, sous le nom de Couyba, député au bord de l'eau. Mais foutre, il est inutile de dire qu'il était chansonnier avant de tomber à l'Aquarium, — et il fera bien, s'il tient à ne pas se dessécher et se racornir..., pour le moins, de ne pas trop moisir au Palais Bourbeux : c'est mauvais pour la santé intellectuelle !

A Nîmes, le camarade H. Luss, vient de publier une feuille de *CHANTS LIBERTAIRES*, contenant *Minuit, crétiens !* et *l'Esclace*.

Adresser les demandes au camarade Villeméjane, 6, rue Cotellier, Nîmes ; la feuille est vendue 3 francs le cent.

AUX PARTISANS D'UNE COLONIE COMMUNISTE EN FRANCE

Ceci est le dernier appel que nous faisons aux paresseux... s'il y en a ! Qu'ils se dépêchent de donner signe de vie, car nous ne tarderons point à donner le résultat de notre enquête.

Plus grand sera le nombre des partisans de la création de la colonie et plus d'entrain et de sûreté on mettra à sa réalisation.

Il est indispensable de nous compter pour que, bientôt, chacun calculant ce qu'il pourra faire, nous tablions sur quelque chose d'exact, de déterminé.

Sur ce, camarades, je termine, en vous annonçant pour bientôt le résultat du recensement des partisans d'une colonie libertaire en France.

Envoyer les adhésions à

G. BUDAUD, 4, passage Boiton, Paris.

Grande Fête familiale du Réveillon

Bibliothèque sociale de Montmartre

2, rue d'Orchamps

Dans la nuit du 24 au 25 Décembre

A 9 heures du soir, causerie par le camarade Brunet sur « l'Idée religieuse » ;

Chants et poésies, avec le concours de Paul Paillette et de plusieurs poètes du Conservatoire de Montmartre.

Communications

Paris

— Bibliothèque Sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps.

Samedi 25, conférence par Murmain.

Sujet : L'abstention.

Samedi 1^{er} janvier, causerie par Brunet sur la prochaine campagne électorale.

Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du "Père Peinard" ou chez Lille, rue Durantin.

N. B. — Tous les jeudis, les camarades qui désirent prendre des volumes sont avisés que la Bibliothèque est ouverte de 8 h. à 10 h.

— Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XII^e. Les camarades se réunissent le samedi à 9 h., salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 35, rue de la Montagne-Ste-Geneviève.

— Groupe Communiste du XIV^e. Réunion tous les dimanches, à 3 h., 51, rue de l'Ouest.

— Le Réveil de la Butte, réunion tous les lundis à 9 h. du soir, au siège social, salle Moreau, 1, rue Ste-Marie.

— Groupe des X^e et XI^e arrondissements, avenue Parmentier, 164, salle Belpaire.

Le vendredi 24, à 9 h., réunion du groupe, salle Salzac, 3, boul. Magenta, en face la Bourse du Travail. Allocution par le compagnon Prost. Chansons libertaires et tombola.

Les collectes et souscriptions sont reçues par Boala, 19, rue des Trois Bornes.

Banlieue

SAINT-DENIS — Bibliothèque Sociale. Nous prions les journaux et revues libertaires de vouloir bien nous faire le service.

Envoyer au compagnon Louis Grandidier, 1, rue Pierre-Béguin.

IVRY-SUR-SEINE. — Le Groupe libertaire se réunit tous les dimanches à 2 h. 1/2, salle Desly, place Guillaume Bac.

GENNEVILLIERS. — Les libertaires se réunissent le jeudi, à 9 h. du soir, salle Ledue; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

Province

JAILLEU-BOURGOIN. — Rendez-vous des camarades de la région chez Faure, restaurateur, route de Grenoble, à Domarain, le vendredi 24 décembre, de 7 heures à 8 h. du soir.

Causeries, chants et monologues.

REIMS. — Le camarade Fourdrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

— Vendredi 24 décembre, à 8 h. 1/2, salle de la Libre-Pensée, 4, rue Beiteny, Réveillon Libertaire.

Première partie : chants et poésies par plusieurs artistes ;

Deuxième partie : conférence par un camarade ;

Troisième partie : bal de nuit.

Entrée : 50 centimes, gratuite pour les dames.

Une quête sera faite au bénéfice de la Cravache.

SAINT-QUENTIN. — Les journaux et toutes les publications anarchistes sont en vente chez le camarade Massey, 6, rue du Jeu de Paume, qui crie en ville et porte à domicile.

CETTE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Isoird, 2, route Nationale.

LIMOGES. — Le camarade Barian, 3, bou. Saint-Maurice, se charge de recevoir toutes les souscriptions pour la propagande.

On peut se procurer chez lui toutes les brochures parues.

— Le groupe, la Jeunesse Libertaire, se réunit tous les dimanches, à 2 h. 1/2, 3, place du Champ de Foire, restaurant Brousseau. A chaque réunion, causerie par un camarade, chants, poésies révolutionnaires.

— Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs; Papy, rond-point Garibaldi; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.

TROYES. — Montperrin, rue de Gournay, 65, vend et porte à domicile le "Père Peinard" le "Libertaire" et les "Temps Nouveaux", ainsi que les brochures libertaires.

NIMES. — Les libertaires se réunissent le dimanche, bar et café de la Terrasse, rue de l'Arc Dugras, à 8 h. du soir.

Les dimanches, soirée familiale.

— Le "Père Peinard", l'"Almanach du Père Peinard" et les journaux, brochures, revues ou chants libertaires sont à la disposition des copains, tous les soirs, depuis 7 h. 1/2, café de la Terrasse.

— Les groupes libertaires réunis organisent pour la nuit du 24 une grande fête libertaire au profit de la propagande.

Plusieurs chants inédits seront donnés à cette occasion.

ARLES. — Ceux d'Arles et des alentours que la question sociale passionne sont priés de passer chez le camarade Gilles, 1, rue de la Trouille. Ils y trouveront journaux et brochures libertaires.

AMIENS. — Tous les samedis, à 8 h. 1/2, réunion de de tous les camarades, au Cent de Piquet, faub. du Cours.

MARSEILLE. — Les travailleurs désireux d'éclaircir la question sociale se réunissent les mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

— Réunions de copains les jeudis, samedis et dimanches, à 9 h. du soir, bar Ginovesi, rue Loubon.

— Vendredi 24 et vendredi 31 décembre, salle Bouchard, boul. Chave, à 9 h., deux soirées familiales libertaires.

Première partie : concert.

Deuxième partie : causerie par divers camarades.

Troisième partie : sauterie.

Quatrième partie : réveillon libertaire.

On se séparera au matin. Le piano sera tenu par un camarade.

Entrée : 0 fr. 50.

LE MANS. — Les lecteurs du "Père Peinard", des "Temps Nouveaux" et du "Libertaire" se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Sthorez, avenue de St-Gilles.

TARARE. — Le "Père Peinard" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

En vente aussi, la brochure : les "Variations guesdistes".

Extérieur

LIÈGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schleich, 85, quai d'Orban.

— La "Ligue sociale libertaire liégeoise" organise une fête amicale pour la Noël, avec cotisation de 50 centimes.

1^o Chants et déclamations; 2^o Conférence par Georges Thonar.

En outre, la "Ligue" voudrait créer un lieu de rendez-vous et, pour cela, elle fait appel aux initiatives. Pour tous renseignements, s'adresser chez Schleich.

CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

VERVIERS. — Nizet, 69, rue du Coronmeuse, vend tous les journaux et publications libertaires.

Petite Poste

P. Lille. — N. Alais. — V. Tulle. — J. Chaion sur Saône. — E. Dié. — V. New-York. — G. Charleroi. — B. Brest. — L. Ciuny. — B. Weir City. — M. Avignon. — T. Bishop. — T. Tannay. — V. St-Claude. — L. Cotte. — C. Genève. — M. Ste-Florine. — D. Havre. — V. Nimes. — M. St-Quentin. — E. Reims. — P.

Brioules. — D. Dunkérque. — R. Marmande. — M. Bruxelles. — N. Malzéville. — L. Orléans. — M. St-Nazaire. — H. Nantes. — P. Bondeville. — Reçu règlements, merci.

— Le compagnon Rousseau demande des nouvelles de Dupuy-Vital, lui écrire, 128, rue de Paris, Taint-Denis.

— L. Orléans : Ne connais pas celui dont tu parles.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD :

Un Solitario à Companado, 0 fr. 50. — Jacquet, 0 fr. 50.

En vente aux bureaux du Père Peinard

LES ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1896 et 1897, l'exemplaire, 0,25; franco, 0,35.

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (saisi).

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exemplaire.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ART ET LA RÉVOLTE, par Pelloutier.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

DÉFENSE D'ETIÉVANT.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

L'ANARCHIE DANS L'ÉVOLUTION SOCIALISTE, par Kropotkine.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exemplaire.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le "Libertaire".

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du "Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes".

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exemplaire.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

Divers

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.

DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDEHORS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

LES PAROLES D'UN RÉVOLTÉ, par Kropotkine, 1 fr. 25.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8^o, 5 francs.

GUEULES NOIRES, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert, 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

LA COLLECTION DE LA SOCIALE, 1895 et 1896, 76 numéros, brochée, 7 fr. 50; franco, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, brochée, 8 fr.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE À L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYEUX DÉTÉS DE L'EXIL, par Ch. Malato.

LA DOCTRINE UNIVERSELLE, par Sébastien Faure.

DE MAZAS À JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRIBI, par Darien.

LES INQUISITEURS D'ESPAGNE, par Del Marmol.

PHILOSOPHIE DU DÉTERMINISME, par Jacques Saurat.

LA PSYCHOLOGIE DU MILITAIRE PROFESSIONNEL, par Hamon.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.

LE SOCIALISME ET LE CONGRÈS DE LONDRES, par Hamon.

ŒUVRES DE BAKOUNINE.

LE SOCIALISME EN DANGER, par Doméla Nieuvenhuis.

SOUPES, par Lucien Descaves.

L'ÉVOLUTION, LA RÉVOLUTION ET L'IDÉAL ANARCHIQUE,

par Elisée Reclus.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans

les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le Gérant : C. FAVIER.

Imp. C. Favier, 45, rue Lavieuville, Paris.



— Que pensez vous de l'affaire Dreyfus ?
 — Je pense... que ma panse est vide et que la
 tienne est pleine.

Es-tu trouvu
 Es-tu réfléchi
 d'un
 GNIAFF



— Moi, ça m'inspire.....



As-tu vu
 La casquette,
 La casquette,
 Du

As-tu vu
 La casquette,
 La casquette,
 Commandant ?



— Tonnerre de dieu !... Moi aussi j'ai oublié ma
 serviette.



— Ça donne du pain à Bibi et aux petits Itou...
 troula... itou....